

Claire Montgobert Bernard Nominé *

Claire Montgobert

Ce qui nous réunit ce soir, c'est une lecture d'élucidation ; c'est ainsi que la qualifie l'argument du séminaire d'École. Élucider, c'est expliquer, voire trouver la raison de ce qui est incompréhensible... Et c'est aussi faire un commentaire. Michel Foucault fait du commentaire ¹ une des procédures de contrôle et de délimitation des discours : pour lui, le commentaire « permet de construire (et indéfiniment) des discours nouveaux ² », il a pour rôle de « dire *enfin* ce qui était articulé silencieusement ³ » dans le texte premier. Avec le commentaire, « le nouveau n'est pas dans ce qui est dit, mais dans l'évènement de son retour ⁴ ».

Faire surgir du nouveau, c'est le propre de tous les grands textes, et c'est pourquoi nous continuons à les lire et à les commenter...

Ce n'est pas parce que le sens de leur interprétation a eu des effets que les analystes sont dans le vrai, puisque même serait-elle juste, ses effets sont incalculables. Elle ne témoigne de nul savoir, puisqu'à le prendre dans sa définition classique, le savoir s'assure d'une possible prévision.

Cela ressemble à un avertissement donné aux analystes. Ni les effets de leur interprétation, ni le fait que cette interprétation soit juste ne peuvent leur garantir qu'ils sont dans le vrai.

À suivre Foucault, être dans le vrai, c'est être dans le discours vrai de l'époque ⁵. Alors que, dans le lexique de Lacan, être dans le vrai, c'est une vérité relative à la psychanalyse, et non relative au vrai de l'époque – le vrai de notre époque, c'est le vrai de la science. En renversant la question de la vérité, la psychanalyse fait césure dans le discours de l'époque.

Le sens de l'interprétation n'est pas le sens des symptômes : lors de la séance de mars de ce séminaire, il a été relevé que le sens des symptômes, c'est l'expérience de l'analyse qui le délivre ⁶. Non seulement l'analyste ne

révèle pas le sens des symptômes, mais il ne peut pas plus s'attribuer le succès de son interprétation, puisque les effets de l'interprétation sont incalculables : il n'y a pas moyen d'évaluer à l'avance les conditions probables ou nécessaires pour qu'elle produise des effets. Alors, que veut dire que l'interprétation est incalculable dans ses effets ? Lacan y répond dans son séminaire en novembre 1973 : « Ça veut dire que son seul sens, c'est la jouissance ⁷. »

Et même si l'interprétation est juste, cela n'assure pas d'être dans le vrai. Lacan insistera : « L'interprétation n'a pas plus à être vraie que fausse, elle a à être juste ⁸. » L'interprétation juste, c'est celle qui tombe au bon moment, et qui éteint un symptôme ⁹. Elle éteint la jouissance en faisant résonner autre chose que le sens, mettant ainsi fin à la fuite du sens.

Alors, qu'en conclure sur cette question du vrai ? J'en conclus qu'il n'y a pas de garantie pour l'interprétation, pour l'acte – de l'analyste... Pas de garantie, donc pas d'autre choix pour l'analyste que de se faire une cause de sa version personnelle de l'intranquillité, du « pas de garantie » issu de l'expérience de sa propre cure.

Lacan ajoute que l'interprétation n'atteste d'aucun savoir : pas de « formule » ou de « recette » qui vaille, pas d'effet calculable à l'avance. Ce qui renvoie à la nécessité – pour chaque analyste – de réinventer la psychanalyse avec chaque nouvel analysant, Freud le disait déjà.

Alors, si *l'interprétation qui a des effets* ne témoigne de nul savoir, de quoi peut-elle témoigner ?

Bernard Nominé

Je crois qu'elle témoigne surtout de la présence de l'analyste et de son écoute.

Mais il s'agit dans ce passage que nous avons à commenter d'interroger l'effet de l'interprétation. Il est incalculable. Tout ce que l'analyste peut souhaiter, c'est que son interprétation ait des effets, qu'elle fasse *des vagues*, comme le disait Lacan aux étudiants américains.

Reprenons la métaphore du tonneau, qui est centrale dans ce texte. Dans un tonneau bien étanche, le liquide ne bouge pas. Mais si on le perce, alors un courant va se faire, et le liquide va se précipiter vers la sortie. Voilà bien un effet de sens. Le mot *sens* dans notre langue est tout à fait équivoque ; il désigne aussi bien l'orientation, le sens d'un mouvement, que la signification d'une parole. Les vagues sont effet du sens d'un liquide mis en mouvement. Mais ce sens qui caractérise l'orientation du mouvement est le

contraire du sens créé par la signification qui, lui, est fixé, arrêté. L'interprétation, selon Lacan, n'est pas faite pour créer de la signification, pour être comprise, mais pour faire des vagues, pour refaire circuler le flot au niveau des signifiants. L'interprétation fait alors signe de la fuite du sens.

Le savoir inconscient profite largement de cette fuite du sens. Il ne s'agit là d'aucun calcul, et il faudrait distinguer le calcul du chiffrage. Ce n'est pas toujours évident. Prenez par exemple ce qu'il se passe dans nos rues ces derniers temps. *Nous partîmes cinq cents* (selon la police) *mais par un prompt renfort nous nous vîmes trois mille* (selon les syndicats) *en arrivant au port*. Il y a là d'évidence un calcul dans le chiffrage ou un chiffrage dans le calcul. Mais cela n'a rien à voir avec l'inconscient.

Le savoir inconscient est *un savoir qui ne calcule pas, mais qui n'en travaille pas moins pour la jouissance*. L'inconscient ne calcule pas, mais il chiffre, il crypte. Anastasia Tzavidopoulou nous a rappelé la dernière fois cette phrase célèbre d'Héraclite : « Le Maître à qui appartient l'oracle de Delphes ne dit ni ne cache rien : il donne des signes. ουτε λεγει, ουτε κρυπτει, αλλα σημεινει. »

D'Héraclite nous n'avons malheureusement que des fragments. Il semblerait qu'il n'ait pas eu le souci de nous laisser ses déchets, au sens où Lacan l'entendait, c'est-à-dire des écrits. Il n'a laissé que des fragments, que beaucoup d'autres, après lui, ont essayé de recycler. Je ne vous cache pas que je pense sérieusement que derrière cette courte référence de Lacan à Héraclite, qu'il ne nomme d'ailleurs pas, se cache une autre référence qu'il faut lire en parallèle à ce texte. Ce sont les dialogues pythiques de Plutarque. Le livre comporte plusieurs traités. Plutarque y essaye, notamment, de résoudre une énigme : pourquoi trouve-t-on inscrite sur un mur de l'entrée du temple d'Apollon à Delphes une grande lettre isolée, E ?

Cet epsilon fait signe de la divinité. Mais on ne peut s'empêcher de lui supposer un sens. Or c'est impossible de trouver un sens à une lettre isolée. On peut en faire une initiale, bien sûr. Mais ce n'est pas l'initiale d'Apollon. Alors Plutarque se livre à un chiffrage en prenant cet epsilon pour signe du chiffre 5, car il est la cinquième lettre de l'alphabet grec. 5 est un chiffre sacré, il est appelé *γαμος*, *nuptial*, parce qu'il résulte de l'association entre le 2, premier chiffre pair, et le 3, premier chiffre impair. Le 2 est féminin, le 3 masculin. Il n'y a pas de rapport sexuel, mais on peut en revanche écrire que $2 + 3 = 5$.

Passons sur l'arithmétique élémentaire à laquelle se livre Plutarque pour fonder son hypothèse, elle vaut la lecture, et elle confirme ce que disait Lacan au début de cette préface : « Les nombres qui sont du réel [...] »

ont un sens, lequel sens dénonce leur fonction de jouissance sexuelle ¹⁰. » Ce petit traité de Plutarque sur l'épsilon de Delphes nous montre comment l'usage du nombre comme signe mathématique vient à la rescousse de la signification que le langage ne peut fournir ni par la métaphore ni par la métonymie. L'astuce consiste à manier le nombre pour en faire un chiffre, auquel on suppose alors un sens caché qui vient pallier le trou dans le sens. Mais ce n'est qu'un artifice, car il n'y a aucune raison de s'arrêter au sens sexuel ainsi produit. Le sens interdit, emblème du sexuel, ne fait que cacher le trou fondamental dont tout sens s'origine.

On en a une preuve formelle dans l'une des *Vorlesungen* de Freud, dans laquelle il revient à cinq reprises sur le même rêve d'une de ses patientes, qu'il tente de décortiquer devant son auditoire. Il bute sur un point d'absurdité : il est question dans ce rêve d'un couple qui refuse d'acheter trois mauvaises places de théâtre proposées à 1,50 florin. Après avoir utilisé toutes les associations de la rêveuse qui assimilent le fait d'aller au théâtre à un mariage, l'absurdité de ces trois billets pour deux personnes à ce prix persiste et Freud ne recule pas à résoudre l'énigme de ce calcul par un recours au symbolisme des nombres. Tout comme Plutarque, il remarque que le chiffre 3 représente l'homme et 2 la femme. Le tour de passe-passe qu'il nous propose avec son symbolisme du chiffre cache mal le fait qu'il y a dans tout rêve un point ininterprétable, que Freud lui-même reconnaîtra plus tard comme *l'ombilic du rêve*. Dans tous les rêves que Freud nous présente, cet ombilic est souvent figuré par un chiffre énigmatique, ici, il est doublé d'une absurdité.

Voilà ce qui me fait dire que Freud est resté dupe du sens sexuel des formations de l'inconscient, qui grâce à sa découverte a cessé de ne pas s'écrire.

Lacan, bien qu'il ne nous ait pas conseillé d'être non dupes, a voulu aller un peu plus loin et c'est pourquoi il pose la question : *qu'est-ce qui du travail de l'inconscient ne peut s'écrire ?* La question vise la jouissance, me semble-t-il. Mais là il faut spécifier de quelle jouissance il s'agit. Car la jouissance du sens, elle s'écrit, elle ne cesse d'ailleurs pas de s'écrire. C'est ce que les psychanalystes ont à savoir.

Ce qu'ils ont à savoir, c'est qu'il y en a un de savoir qui ne calcule pas, mais qui n'en travaille pas moins pour la jouissance.

Claire Montgobert

Ce qu'ils ont à savoir se situe du côté du devoir, de l'obligation pour les analystes. Mais cela peut être aussi compris comme le minimum de ce qu'ils ont à savoir. Pour Freud, le minimum exigible des analystes, c'était de

croire à l'inconscient, à partir de leur propre expérience de la cure analytique – cure dont Freud estimait qu'il n'était pas nécessaire qu'elle soit bien longue. Croire à l'inconscient freudien, c'est admettre son existence à partir de la rencontre de ses effets : rêve, lapsus, symptôme, mot d'esprit... et du déchiffrement de leur sens inconscient.

D'une certaine façon, Lacan confirme cette exigence, mais il la formule bien différemment : il ne parle pas de croire, mais de savoir, ce qui change la donne. Je propose qu'ici, savoir, ce n'est pas croire, ce n'est pas non plus du côté de la connaissance, c'est-à-dire du côté du savoir psychanalytique – la théorie – déposé par Freud et par ses successeurs. Savoir, ici, relèverait plutôt d'une assomption, du côté d'un acte d'assumer et de prendre à son compte. Un savoir qui s'acquiert durement, dans la cure, à partir de la rencontre avec ce qui nous est à la fois le plus intime et le plus étranger. Horreur de savoir, dit Lacan, « ce n'est pas le désir qui préside au savoir, c'est l'horreur ¹¹ ! » Franchir cette horreur de savoir ouvre à un nouveau savoir : qu'il existe *un savoir qui ne calcule pas, mais qui n'en travaille pas moins pour la jouissance*.

Calculer, c'est effectuer des opérations sur des termes (qui peuvent être remplacés par des nombres) en vue d'obtenir un résultat. Ici, dans l'inconscient, pas de calcul, donc pas de résultat, ou d'effet qui soit généralisable ou prédictible. C'est du singulier, à prendre au un par un. Le calcul renvoie au nombre, au compter, dont Lacan dit au début du texte qu'il « peut passer pour plus élevé dans la structure de chiffrer que de compter ¹² ». Compter relève du calcul ou du dénombrement, alors que chiffrer renvoie à une écriture secrète, comme on l'a vu en décembre dernier. L'inconscient chiffre, et ne calcule pas. C'est « dans le chiffrage [qu']est la jouissance ¹³ », le travail de l'inconscient qui chiffre vise la jouissance sexuelle, ce qui fait obstacle au rapport sexuel établi... et à son écriture.

Cela nous amène à la question : est-ce que toute la jouissance est chiffrée ?

Bernard Nominé

Cette question ressemble fort à celle de Lacan : *qu'est-ce qui du travail de l'inconscient ne peut s'écrire ?* La question même suppose que tout du travail de l'inconscient ne puisse pas s'écrire, en tout cas en termes d'une écriture qui se lit en créant du sens. Pour Lacan, l'inconscient fait signe d'un réel inaccessible. Reste à savoir si l'on peut corréler ce réel avec le réel du nombre dont la science fait usage. Cette élucidation nécessiterait, comme il le dit dans le commentaire qu'il a donné de son propre texte au congrès

de La Grande-Motte, « une révision de la logique en fonction de la logique mathématique ¹⁴. »

C'est le seul point dont le discours analytique a à se brancher sur le discours de la science.

Claire Montgobert

Pour Lacan, la linguistique est le seul point où nous avons à nous brancher sur la science – il ne dit pas faire de la science, ni faire de la linguistique, mais *se brancher*. Ce que je traduirais par s'en servir, se servir de la linguistique qui, entre autres, étudie le réel du sonore avec la phonologie et la phonétique, et les articulations syntaxiques.

Le réel de l'inconscient est-il celui de la science ? C'est ce que tentent d'élaborer les neurosciences en utilisant les méthodes de la physique pour étudier le système nerveux. *A contrario*, Lacan pose l'hypothèse d'un réel propre à l'inconscient, qui n'est donc pas celui de la science physique ou de l'informatique.

Poursuivons.

Si l'inconscient témoigne d'un réel qui lui soit propre, c'est inversement là notre chance d'élucider comment le langage véhicule dans le nombre le réel dont la science s'élabore.

Le langage qui véhicule dans le nombre le réel de la science est le langage logico-mathématique, avec sa formalisation et ses démonstrations.

Il me semble que Lacan introduit l'adverbe *inversement* pour introduire l'idée qu'il y aurait une chance – ça relèverait donc de la contingence –, une chance d'établir une science du réel de l'inconscient, c'est-à-dire de l'objet *a* ainsi qu'il le pose dans *Encore* ¹⁵. Cela nous renvoie au débat qu'il y a eu l'an dernier autour de la question du mathème, dont il a été dit qu'il n'est pas le mathématisable, mais qu'il en formule les impasses.

Un langage peut-il rendre compte du réel propre à la psychanalyse ? Lacan a engagé ce travail avec les mathèmes et l'a poursuivi après le séminaire *Encore* avec les nœuds borroméens.

Mais il faut revenir à la question posée au tout début du paragraphe. *Qu'est-ce qui du travail de l'inconscient ne peut s'écrire ?* S'il y a une part qui ne peut pas s'écrire, c'est qu'elle échappe au chiffage, c'est-à-dire à la structure du langage, au signifiant et aux tropes du langage. Un inconscient réel, un réel de *lalangue*, définitivement rétif au déchiffage freudien.

Bernard Nominé

Oui, mais quand Lacan pose la question de ce qui du travail de l'inconscient ne peut s'écrire, il évoque une structure qui est celle du langage. Et cette structure permet à la fois la jouissance du sens, la jouissance phallique et cette autre jouissance qui ne peut s'écrire. D'après moi, l'inconscient réel n'est pas réductible au versant réel de *lalangue*, mais c'est ce versant noué au symbolique, et ça implique aussi les effets de ce nouage sur l'imaginaire du corps. C'est ça le réel de l'inconscient, c'est qu'il est trois.

Ce qui ne cesse pas de s'écrire, c'est supporté du jeu de mots que lalangue mienne a gardé d'une autre, et non sans raison, la certitude dont témoigne dans la pensée le mode de la nécessité.

Lacan se propose ici de brancher le discours de la psychanalyse sur la logique modale. C'est un passage obligé. Lacan a introduit la logique dans la découverte freudienne. À vrai dire elle y était déjà, mais il l'a délogée. Cela, dit-il, nous démontre que quelque chose s'oppose « à l'entière prise du discours dans l'exhaustion logique ». « Le réel [...] s'affirme dans les impasses de la logique ¹⁶. » Il faut donc se brancher sur les exigences de l'écriture logique pour apercevoir le réel de ce qui ne peut pas s'écrire.

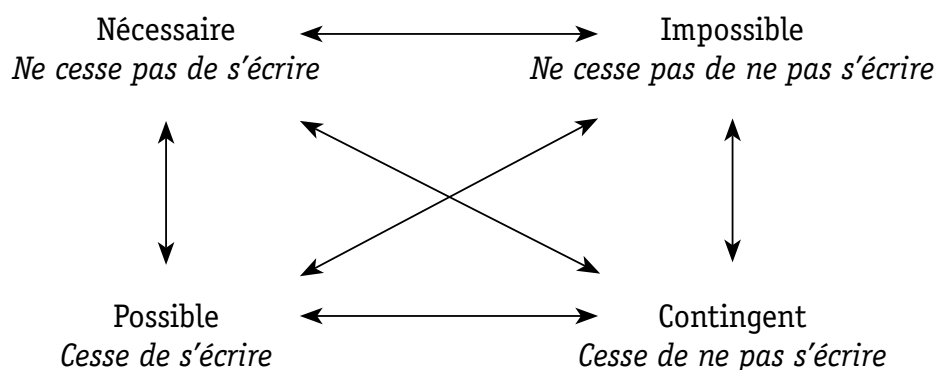
Ce branchement de Lacan comporte deux mouvements.

Le *premier mouvement* consiste à placer la condition d'écriture comme proposition, comme qualité et quantité d'existence : ce qui ne cesse pas de s'écrire pour l'affirmative universelle, ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire pour la négative universelle, ce qui cesse de s'écrire, ce qui cesse de ne pas s'écrire pour les particulières.

Pourquoi avoir désigné le nécessaire comme ce qui ne cesse pas de s'écrire ? Sans doute parce que Lacan est en train de s'interroger sur ce qui de l'inconscient peut s'écrire ou ne pas s'écrire. Et ensuite par l'effet de ce qu'il appelle un *jeu de mots que lalangue mienne a gardé d'une autre, et non sans raison, la certitude dont témoigne dans la pensée le mode de la nécessité.*

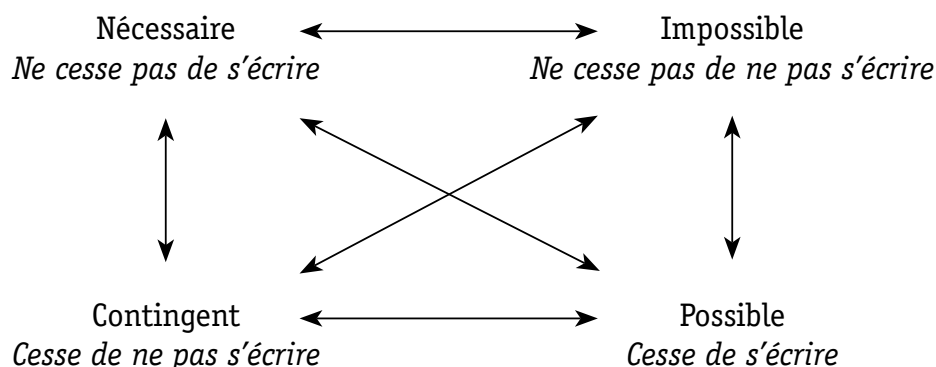
Le jeu de mots de Lacan s'appuie sur l'homophonie entre *nécessaire* qui vient du latin *necessus*, qui n'a pas cédé, *cessus* étant le participe passé négatif du verbe *cedere*, et *ne cessare*, qui veut dire *ne pas cesser*. Peu importe la justesse de cette étymologie qui n'est qu'approximative, elle fait de l'effet, et c'est ce que vise Lacan.

On croit alors comprendre Lacan et on peut construire un beau tonneau bien étanche.



Seulement, voilà, en branchant le discours psychanalytique sur le tonneau logique d'Aristote, Lacan porte sérieusement atteinte à son étanchéité.

C'est là le *deuxième mouvement* opéré par le branchement de Lacan sur le carré modal. D'après lui, Aristote a confondu le possible et le contingent¹⁷. Lacan le corrige donc et place le contingent – ce qui cesse de ne pas s'écrire – comme le contradictoire de l'impossible et le possible – qui cesse de s'écrire – comme contradiction du nécessaire. Il faudrait donc écrire le carré modal de Lacan comme ceci :



Il justifie cette petite retouche apportée au tonneau d'Aristote en ce que le contingent, c'est-à-dire ce que nous appelons l'inconscient freudien, ou l'inconscient langage – qui cesse de ne pas s'écrire –, est en relation étroite avec le réel de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Et c'est en cela que la contingence des formations de l'inconscient doit démontrer l'existence du réel auquel il est noué. *Comment ne pas considérer que la contingence [...] ne soit par où l'impossibilité se démontre ?*

Cette phrase compliquée me semble être une reprise de ce passage de *Télévision* où Lacan dit : « Il y suffit que quelque part le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire, que de la contingence s'établisse (autant dire), pour qu'une amorce soit conquise de ce qui doit s'achever à le démontrer, ce rapport, comme impossible¹⁸. »

Je remarque que dans le commentaire qu'il a fait de son propre texte à La Grande-Motte, Lacan a laissé de côté cette phrase complexe et l'a remplacée par celle-ci : « C'est dans la contingence, dans ce singulier de toute observation, [...] que peut se faire ce qui ne se conçoit dans notre idée du réel qu'en termes d'une sorte de cristallisation, c'est là que peuvent se produire les points nœuds, les points de précipitation qui feraient que le discours analytique ait enfin son fruit ¹⁹. » Cela laisse entendre la portée que Lacan va donner à la contingence, non plus dans cette logique consistante d'Aristote, mais dans la psychanalyse comme ce qui se cristallise, c'est-à-dire ce qui cesse de ne pas s'écrire et qui prend forme d'un nœud par où le réel peut se cerner. L'écriture, alors, n'est évidemment pas celle de la littérature, ni non plus seulement celle de la logique des propositions, mais écriture du nœud borroméen avec la subtilité de ses points de croisement, ses ratées, ses sutures, ses épissures. La contingence désigne alors la portée d'un dire qui fait évènement, c'est-à-dire qui fait nœud.

Claire Montgobert

La contingence, c'est de l'impossible qui cesse de ne pas s'écrire : ça s'écrit... enfin. C'est ce qui, surgissant alors qu'on ne l'attend pas, atteste de l'existence d'un réel, alors que le nécessaire, c'est ce qu'on s'attend à voir apparaître. C'est à l'occasion de ces surgissements d'un réel, de la surprise – encore faut-il la repérer –, que la contingence démontre qu'il y a du réel. Cela n'est en effet pas mieux fondé. La contingence joue aussi un rôle dans les découvertes scientifiques. En témoigne le terme de sérendipité pour désigner la faculté qui permet de faire une découverte à partir d'une trouvaille inattendue ou d'une erreur. C'est l'exemple, devenu classique, de la découverte de la pénicilline par Alexander Fleming : de retour de vacances, il s'aperçut qu'une moisissure avait empêché le développement des bactéries dans une des boîtes de culture qu'il avait oubliées en partant. Il aurait pu jeter la boîte, et effacer son oubli, au lieu de cela il s'est saisi de la question.

Lacan affirme que le réel de l'inconscient est fondé sur la contingence, soit le hasard de l'évènement produit par des effets incalculables de l'interprétation. Dans l'expérience de l'analyse, c'est à partir de l'association libre qu'un élément de *lalangue* peut surgir, c'est-à-dire cesser de ne pas s'écrire, et par là faire signe, attester d'un réel.

Une remarque : lors de la discussion qui a suivi les interventions, Colette Soler est revenue sur cette question du réel de l'inconscient et de la contingence. La contingence, ça désigne les hasards des rencontres de

l'amour : entre les êtres, il y a du bon heur, il n'y a même que ça. Le fait qu'il n'y ait que des rencontres de hasard nous démontre qu'il y a de l'impossible à ce que s'écrive le réel du rapport. Le fait que les rencontres entre les êtres se fassent au hasard nous indique que le rapport n'est pas écrit, ne cesse pas de ne pas s'écrire. C'est une démonstration « faible », comparée aux démonstrations mathématiques, mais c'est transmissible par la fuite du sens. Laquelle fuite du sens désigne le trou du rapport.

Bernard Nominé

Je reprends les deux dernières phrases de cette « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » :

Comment ne pas considérer que la contingence ne soit par où l'impossibilité se démontre. Et qu'un réel de là s'atteste qui, pour n'en être pas mieux fondé, soit transmissible par la fuite à quoi répond tout discours.

Tout discours est donc un tonneau percé, un tonneau des Danaïdes, c'est pourquoi on n'a pas fini de discourir.

Claire Montgobert

Tout discours cherche à répondre à la fuite du sens, c'est-à-dire à donner du sens au réel qu'il tente de traiter : réel du politique pour le discours du maître, réel de la vie et de la mort pour le discours de la religion, réel du malheur – de ce qui ne va pas – pour le discours de l'hystérique, réel du symptôme pour le discours analytique.

Bernard Nominé

On peut d'ailleurs situer le point de fuite dans chaque discours. Dans l'écriture de la structure de discours, il est en bas à droite, il désigne ce que chaque discours produit et dont il ne peut rien faire.

Le discours du maître ne peut rien faire du non-sens qu'il produit. Le discours de l'hystérique ne peut rien faire du savoir, qui reste celui du maître. Le discours de l'universitaire est embarrassé de la subjectivité inconsciente qui entache la pureté de son savoir. Quant au discours de l'analyste, il produit un pur signe S1 qui résiste à un ultime déchiffrement.

Ce qui est flagrant, c'est que cette fuite ne disqualifie aucun de ces discours. Un discours qui prétendrait boucher cette fuite ferait preuve de son autisme. Il jouirait de tourner en rond, il échouerait en tout cas à transmettre quoi que ce soit. C'est pourquoi Lacan préconise que *la fuite du tonneau soit toujours à rouvrir*.

Lacan a passé son temps à ça. J'ai dans l'idée que lorsqu'il s'apercevait que ses élèves s'escrimaient à boucher les trous du tonneau dans leurs commentaires de son enseignement, il introduisait le petit truc qui défaisait les constructions savantes. C'est pour cela que dans les commentaires que nous sommes amenés à faire des textes de Lacan, il faudrait éviter de faire de l'exégèse. Il vaudrait bien mieux prendre pour exemple les commentaires midrashiques, qui étaient des réfutations.

Le Midrash est un recueil de commentaires de rabbins célèbres. À partir du texte de la Torah, les rabbins ne reculaient pas à faire surgir des paradoxes en comparant un passage du texte à un autre qui dirait apparemment le contraire, ou en opposant le commentaire d'un rabbin à celui d'un autre. Ils faisaient surgir des trous là où on ne les perçoit pas. Ainsi, par exemple, la question de savoir pourquoi la Genèse commence par la lettre *Bet*, *berechit*, et non pas la lettre *Aleph*. Bref ! les rabbins ne se préoccupaient absolument pas de boucher le trou du tonneau, bien au contraire. Ce qui les préoccupait, c'était de maintenir le transfert des fidèles à la Torah en animant cette quête inépuisable de sens.

Pour accueillir le transfert et encourager l'analysant dans son travail, l'analyste doit se faire la dupe du sens, mais il a appris par son expérience d'analysant que le sens du sens fuit vers le réel. Il lui revient donc de maintenir la fuite du tonneau pour que la cure puisse trouver une conclusion correcte qui aura chance, peut-être, d'assurer la transmission de cette expérience. Voilà ce que je crois comprendre de cette allusion à la transmission dans la dernière phrase de cette introduction de Lacan.

* ↑ Intervention au séminaire École 2022-2023, « Jacques Lacan, "Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*" » (dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553-559), à Paris, le 1^{er} juin 2023. Les passages commentés du texte seront ici indiqués en italique.

1. ↑ M. Foucault, *L'Ordre du discours, Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Paris, Gallimard, 1971, p. 23.

2. ↑ *Ibid.*, p. 27.

3. ↑ *Ibid.*

4. ↑ *Ibid.*, p. 28.

5. ↑ Foucault donne l'exemple de Mendel, considéré comme le père de la génétique. Mendel disait vrai, mais il n'a été reconnu qu'un quart de siècle après sa mort, car il n'était pas « dans le vrai » du discours biologique de son époque. Pour Foucault, le vrai relève de l'absolu (bien que n'étant pas dans le vrai de son époque, Mendel disait vrai). *Ibid.*, p. 36.

6. [↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 556 : « [...] l'expérience d'une analyse livre à [...] l'analysant [...] le sens de ses symptômes ».
7. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 13 novembre 1973. « Qu'est-ce que ça veut dire que l'interprétation est incalculable dans ses effets ? Ça veut dire que son seul sens, c'est la jouissance. C'est la jouissance d'ailleurs, qui fait tout à fait obstacle à ce que le rapport sexuel ne puisse d'aucune façon s'inscrire, et qu'en somme, ça permet d'étendre à la jouissance cette formule : que l'effet de l'interprétation est incalculable. »
8. [↑](#) La citation complète est la suivante : « Traiter le symptôme comme un palimpseste, c'est dans la psychanalyse une condition d'efficacité. Mais ceci ne dit pas que le signifiant qui manque pour donner le trait de vérité ait été effacé, puisque nous parlons quand nous savons ce que dit Freud, de ce qu'il a été refoulé et que c'est là le point d'appel du flux inépuisable de significations qui se précipite dans le trou qu'il produit. Interpréter consiste certes, ce trou, à le clore. Mais l'interprétation n'a pas plus à être vraie que fausse. Elle a à être juste, ce qui en dernier ressort va à tarir cet appel de sens, contre l'apparence où il semble fouetté au contraire. » J. Lacan, « Préface à l'ouvrage de Robert Georquin », *Cahiers Cistre*, 1977, 2^e édition, Paris, L'Âge d'homme, coll. « Cistre-essai », 1984, p. 9-17.
9. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 19 avril 1977.
10. [↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 554.
11. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 9 avril 1974.
12. [↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 554.
13. [↑](#) *Ibid.*, p. 556.
14. [↑](#) J. Lacan, « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande-Motte », *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975.
15. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 108. « La formalisation mathématique est notre but, notre idéal. Pourquoi ? Parce que seule elle est mathème, c'est à dire capable de se transmettre intégralement. La formalisation mathématique, c'est de l'écrit, mais qui ne subsiste que si j'emploie à la présenter la langue dont j'use [...] nulle formalisation de la langue n'est transmissible sans l'usage de la langue elle-même. »
16. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 41.
17. [↑](#) *Ibid.*, p. 48 : « Le possible, contrairement à ce qu'évoque Aristote, c'est le contraire du nécessaire [...]. De même [...] à l'impossible s'oppose le contingent. »
18. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 539.
19. [↑](#) J. Lacan, « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande-Motte », art. cit.